

Et s'adressant au comte qui avait la main sur le loquet de la porte :

— Pardon, mon cavalier, dit-il, un mot, s'il vous plaît.

Le comte se retourna vers lui.

— C'est à moi que vous parlez, monsieur ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur ; mais appelez-moi capitaine comme ce brave homme l'a fait, si cela vous est égal ; j'ai droit à ce titre.

— Capitaine, soit ! Dono, je reprends. Que désirez-vous de moi, capitaine ?

— Voilà qui est mieux, fit le routier d'un air goguenard, un simple renseignement, pas davantage.

— Parlez, capitaine, j'aime les gens d'épée, et si je puis vous être utile...

— Il est probable que si cela vous convient, vous le pourrez, mon gentilhomme.

— J'attends, capitaine.

— M'y voici. Vous allez à Paris ?

— Tout droit, à l'instant même.

— Bon ! Je ne discute pas, car, bien que les portes soient fermées, vous supposez que vous pourrez pénétrer dans la ville ?

— J'en ai la certitude.

— Alors, cela va de soi, mon gentilhomme, s'écria-t-il en bouclant le ceinturon de sa rapière, je pars avec vous, je vous escorterai et, en revanche, vous me faciliterez les voies.

— Permettez, capitaine, répondit Olivier en souriant. A cet arrangement il y a une objection.

— Voyons l'objection ? dit-il en frisant sa moustache.

— Elle est simple.

— Elles le sont toutes, dit le capitaine, voilà le malheur !

— Pour des raisons particulières, je suis contraint de voyager seul.

— C'est-à-dire en bon français que vous refusez ma compagnie ?

— A mon grand regret, capitaine.

— C'est bien, monsieur, la route appartient à tout le monde ; allez de votre côté, j'irai du mien.

Et il salua le comte avec hauteur. Celui-ci lui fit une légère inclinaison de tête et sortit.

Deux minutes plus tard, on entendit le galop pressé de son cheval qui s'éloignait à toute bride.

— Vrai ! vous deviez passer la nuit ici, capitaine ? dit l'hôtelier d'une voix mielleuse.

— Vous croyez ? fit-il d'un air narquois, tout en jetant son manteau sur ses épaules.

— Les routes sont mauvaises à cette heure de nuit.

— Ah ! diable ! fit-il en visitant l'amorce de ses pistolets, vous en êtes sûr ?

— Pardieu ! il ne se passe point de nuit qu'on ne trouve sur la route le cadavre d'un malheureux voyageur.

— Voyez-vous ça ! c'est à faire frémir ! Mon cheval est-il sellé ?

— Il attend votre bon plaisir, pauvre bête.

— Comment pauvre bête ! fit-il en se récriant.

— Dam ! il risque sa vie, lui aussi !

— C'est vrai pourtant. Après tout c'est une chance à courir ! Je risque bien la mienne, moi ! Bonsoir mon maître, et à vous, jeune fille, de doux rêves !

Sur ce, le capitaine se coiffa ornement de son fentre et quitta l'auberge en faisant à chaque pas résonner les molettes de ses formidables épérons.

Le cheval hennit de plaisir en reconnaissant son maître, celui-ci le flatta de la main, le baisa sur les naseaux, puis il se mit en selle, et, rendant la main, il s'éloigna au grand trot.

Cependant, le comte suivait d'un bon pas la route de Paris où il voulait arriver avant dix heures, heure de la fermeture des portes.

Il était huit heures à peine ; il n'y avait que trois lieues à faire tout au plus, donc rien ne le pressait. Cependant, soit pour un motif, soit pour un autre, il ne ralentissait pas le train de sa monture. Le quart avant neuf heures sonnait au moment où il s'engageait dans la rue longue, étroite, triste et boueuse de Villejuif.

— J'ai le temps, murmura-t-il.

Il traversa le village sans s'arrêter ; seulement il mit son cheval au pas pour le laisser souffler. Puis, arrivé sur la déclivité de la montagne, il reprit le grand trot.

La route était déserte ; depuis son départ d'Ablon le comte n'avait croisé ni charrettes, ni piétons, ni cavaliers ; la lune éclairait presque comme en plein jour ; au loin on apercevait à l'horizon briller comme des étoiles falotes les lumières de la grande ville.

Le comte suivait son chemin sans regarder ni à droite ni à gauche ; il pensait.

A quoi ?

Sans doute à des choses bien tristes, car son front était pâle et ses sourcils froncés à se joindre.

Tout à coup, son cheval dont il laissait négligemment flotter les rênes, fit un brusque saut de côté qui faillit le désarçonner.

Olivier releva vivement la tête ; une minute lui suffit pour se rendre compte de la situation dans laquelle il se trouvait.

Il était au pied de la descente de Villejuif ; autour de lui se tenaient, drapés dans des guenilles, avec des airs de capitans, six ou huit drôles à faces patibulaires, armés jusqu'aux dents, et paraissant décidés à lui faire un mauvais parti.

Le combat n'était pas égal. Le comte essaya de parlementer.

— Que me voulez-vous, mes maîtres ? et pourquoi m'arrêtez-vous ainsi sur le pavé du roi ? dit-il d'une voix haute, tout en dégageant doucement ses pistolets des fontes, et la garde de son épée des plis du manteau.

— Pardieu ! répondit en ricanant un des drôles, ce n'est pas difficile à deviner, mon gentilhomme ; nous voulons tout simplement votre cheval, votre manteau et votre bourse.

— Ah ! ah ! fit le comte, vous êtes des voleurs ?

— D'humbles tire-laine, mon gentilhomme ; d'humbles tire-laine, que les tire-soie ont chassé malicement du Pont-Neuf, reprit toujours de son même air narquois le grand drôle qui avait déjà parlé et semblait être le chef de cette honnête compagnie. Ainsi, croyez-moi, exécutez-vous de bonne grâce ; ce que nous vous prendrons ne vous portera pas grand préjudice, tout en nous faisant beaucoup de bien. Sur l'honneur ! nous serions désespérés d'en venir à des extrémités fâcheuses avec vous qui nous semblez un gentil seigneur.

Le comte fit cabrer son cheval.

— Arrière, drôles ! s'écria-t-il d'une voix tonnante, arrière ! ou je vous brûle !

Et il essaya de se lancer en avant, la bride au pommeau de la selle, un pistolet d'une main et l'épée de l'autre.

— Ah ! c'est comme ça que vous entendez la raison, vous ? s'écria le bandit avec fureur. Sus ! mes enfants, à mort ! à mort !